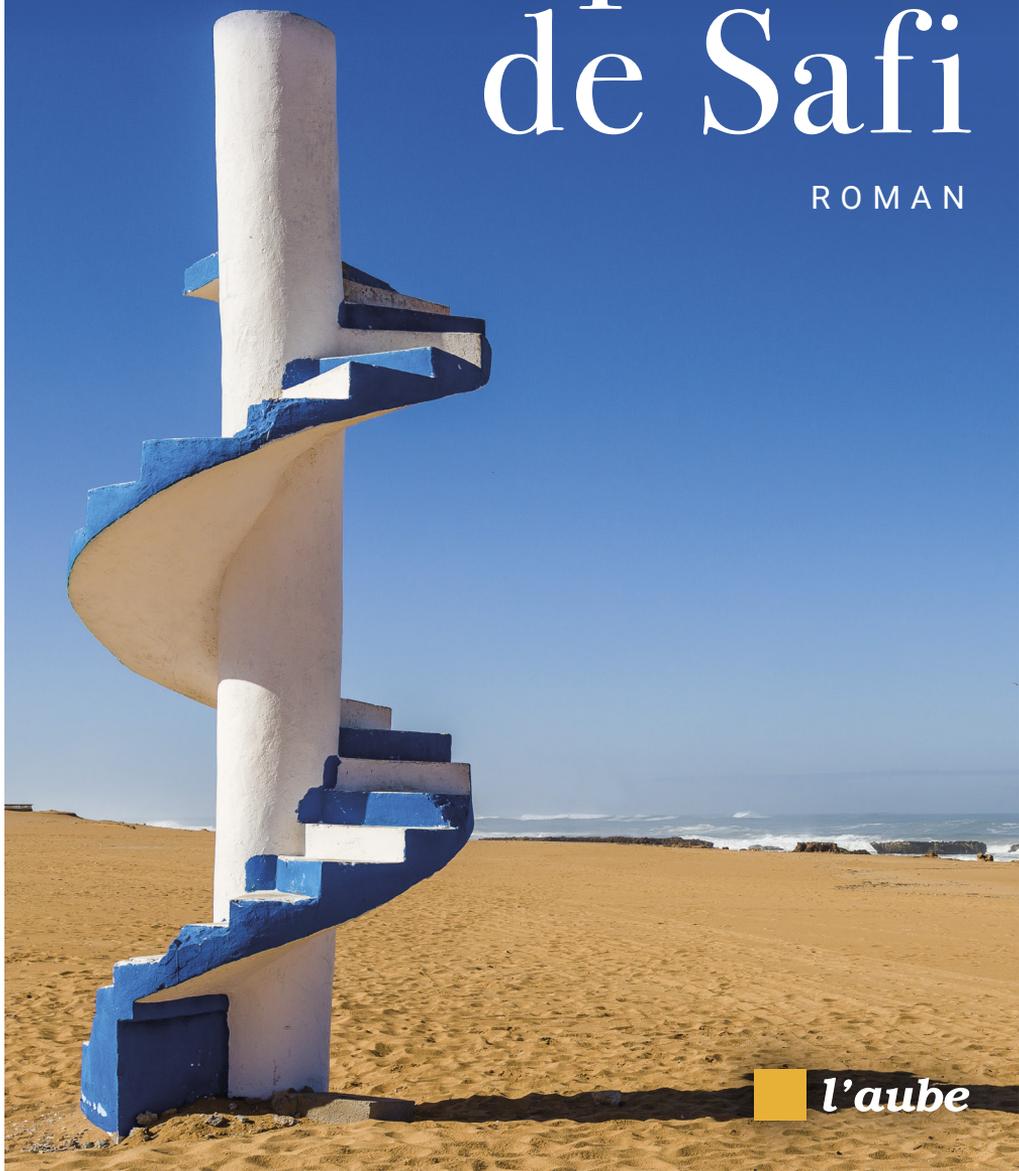


MOHAMED NEDALI

Le poète de Safi

ROMAN



 *l'aube*

LE POÈTE DE SAFI

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4334-5

Mohamed Nedali

Le poète de Safi

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

MORCEAUX DE CHOIX, Le Fennec, Casablanca, 2003 ;
l'Aube, 2006 ; l'Aube poche, 2007

GRÂCE À JEAN DE LA FONTAINE, Le Fennec, Casablanca,
2004

LE BONHEUR DES MOINEAUX, Le Fennec, Casablanca,
2008 ; l'Aube, 2009 ; l'Aube poche, 2010

LA MAISON DE CICINE, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2014

TRISTE JEUNESSE, prix de la Mamounia, l'Aube, 2012 ;
l'Aube poche, 2013

LE JARDIN DES PLEURS, l'Aube, 2014 ; l'Aube poche, 2016

ÉVELYNE OU LE DJIHAD?, l'Aube, 2016 ; l'Aube poche,
2018

LA BOUTEILLE AU CAFARD, l'Aube, 2018

« Peuples, écoutez le poète!
Écoutez le rêveur sacré! »
VICTOR HUGO, *Les Rayons et les Ombres*

« Safi, la ville abîmée dans la nuit,
oubliée sur les rivages de l'Histoire. »
ABDERRAHIM LEHBIBI, *Pain, hachisch et poisson*

« ... Safi, la reine déchuée, oubliée des dieux, reniée par les siens, malmenée par les nouveaux maîtres de céans.

Safi, la cité que les voyageurs évitent comme on évite un pestiféré. Seuls quelques curieux prennent le temps de s'arrêter cinq minutes là-haut, sur la falaise de Sidi Bouzid, pour prendre une photo-souvenir de la ville en contrebas engourdie dans sa torpeur végétative, cinq autres minutes à la colline des Potiers pour acheter une céramique aux couleurs bleutées. Sitôt après, ils reprennent la route vers le sud, ou vers le nord, vitres hermétiquement fermées pour, disent-ils, parer aux particules nocives.

En ce qui me concerne, j'aime Safi. Je l'aime pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle était. Je l'aime pour tout ce que les autres ne voient pas, ou ne peuvent pas voir: son passé florissant, sa grandeur d'âme, son esprit rebelle, sa beauté sans fard, sa façon d'être à la fois simple et élégante, farouche et accueillante, distante et proche, indifférente et attentive...

Ce livre est dédié à Safi et aux Safiots, en toute liberté. »

M. N., Ode à Tighaline¹

1. Cité amazighe engloutie par l'océan Atlantique au III^e siècle avant J.-C. Les archéologues la situent à une trentaine de kilomètres au nord de Safi.

Safi. Quartier H'raït l'bid. Quinze heures. L'après-midi déroule son train-train habituel, plat et sans imprévu. À cette heure de la journée, le quartier, tout comme le reste de la ville, s'accorde un temps de répit : la circulation baisse, l'activité ralentit, les marchands ambulants et autres vendeurs à la sauvette se retirent dans les gargotes, le temps de manger un bout et de piquer un somme ; les trains phosphatiers qui, toutes les demi-heures, traversent la Médina en direction du port, cessent de siffler ; le vent du nord-ouest tombe ; la ville plonge peu à peu dans une espèce d'hébétude douce et abrutissante.

Très animée durant la matinée, la place du quartier est à présent déserte, ou presque ; on n'y voit plus que quelques gamins jouant çà et là, à des jeux plutôt tranquilles, et autant de jeunes hommes désœuvrés et oisifs, qui se retrouvent là tous les jours pour tuer le temps : ils parlotent, causent, blaguent, tripotent leurs téléphones portables, lorgnent le postérieur des passantes, grillent quelques joints en refaisant le

monde. Ils sont une vingtaine, au total, répartis en deux bandes bien distinctes : *les Égarés* et *les Homo islamicus*, surnoms dont les uns ont affublé les autres et réciproquement, en raison d'une incompatibilité de visions et de convictions, d'ordre religieux surtout.

Émancipés de mise et d'allure, *les Égarés* discutent vivement de la partie de football qui opposera bientôt, au stade de la ville, l'Olympique Club de Safi à son ennemi juré, le Kawkab de Marrakech. Les supporters des deux équipes se haïssent à mort depuis toujours ; les matchs qui les opposent sont souvent le théâtre de casse et de violences. Celui à venir sera l'occasion pour les Safiots de venger leur honneur bafoué au match aller : certains se promettent de flanquer une mémorable rossée à leurs ennemis ; d'autres de leur tendre un guet-apens à l'entrée de la ville ; d'autres encore de crever les pneus de leurs autocars pendant la partie. Un malabar solide comme un roc, le crâne dégarni, les yeux terribles, propose carrément d'en enlever quelques-uns après le match, trois ou quatre.

« Pour quoi faire ? lui demande un gringalet en T-shirt et bermuda, la casquette à l'envers.

— Pour leur défoncer le croupion dans le bois voisin, répond le malabar en enfonçant violemment un bras dans un trou invisible, jusqu'au coude. Ça apprendra à ces bâtards à respecter les Safiots que nous sommes... »

Un peu plus loin, *les Homo islamicus* font bande à part sous le porche d'une échoppe fermée. Ils sont une bonne dizaine et se partagent, outre les convictions religieuses, la mise et le maintien : chef coiffé d'une calotte blanche, barbe longue et hirsute, lèvre supérieure rasée, vaste gandoura s'arrêtant aux genoux, saroual afghan et sandales bédouines – autant de signes indiquant leur obédience salafiste, à peu près comme le pavillon d'un navire indique sa nationalité.

Quand les *Homo islamicus* ne parlent pas religion, ils visionnent sur l'écran de leurs téléphones portables des vidéos de prédicateurs de renom ou de djihadistes réputés pour leurs faits d'armes et leur cruauté. Ce faisant, ils se rendent compte à quel point la parole d'Allah est ignorée dans leur pays, pourtant terre d'islam depuis des temps immémoriaux, la tradition prophétique bafouée, la *charia*¹ foulée aux pieds. Une colère noire monte en eux, accompagnée d'un impérieux besoin d'agir pour mettre un terme à la dérive.

« Il est temps de passer à l'action ! rugit Abderrahmane Bouhrim, un bandit de grand chemin rebaptisé Abou Soufiane depuis son passage par le centre pénitencier Moul El-Bergui, appelé à juste titre "l'université du djihadisme". Il est temps de rappeler le cheptel à l'ordre !

— Comment ? lui demandent ses compagnons.

1. Loi islamique codifiant les droits et les devoirs des musulmans, aussi bien individuels que collectifs.

— En accomplissant une action de grande envergure. Il n'y a pas d'autre solution. Et plus l'action sera violente, plus elle frappera les esprits et les consciences.

— Voudrais-tu être un peu plus explicite, frère Abou Soufiane? Je n'ai pas bien compris ce que tu veux dire.

— Moi, je n'ai absolument rien compris.

— Moi non plus.

— En clair, reprend Abou Soufiane avec un geste de lassitude, il faut que le sang coule, qu'il y ait mort d'homme. »

Chaque rencontre est pour ceux, majoritaires, qui ne connaissent de l'islam que quelques rudiments, l'occasion de harceler de questions les trois connaisseurs du groupe, Abou Soufiane surtout, si bien que dès qu'une discussion commence, elle part dans tous les sens, s'égare dans d'interminables digressions.

« Mort d'homme selon le rite islamique, précise Abou Soufiane, cela va de soi.

— Quel rite?

— La lapidation ou la décapitation.

— Puis-je savoir les cas passibles de telles peines en islam?

— Le renégat.

— C'est quoi déjà, le renégat?

— La femme adultère.

— Juste!

LE POÈTE DE SAFI

- Le non-musulman.
- Aussi.
- Attention! Ce n'est pas automatique, pour le non-musulman.
- Ah bon?
- S'il fait partie "*des gens du Livre*", Allah, le maître de l'univers, nous recommande de...
- C'est qui déjà, "*les gens du Livre*"?
- Les musulmans, les juifs et les chrétiens.
- C'est tout?
- Je disais que si le non-musulman fait partie "*des gens du Livre*", Allah, Tout-Puissant, nous recommande de l'épargner.
- À condition toutefois qu'il paie la *jizya*.
- Bien vu, frère Nacer!
- C'est quoi déjà, la "*jizya*"?
- Une espèce de tribut.
- Et c'est quoi, "*tribut*"?
- Et les homosexuels, vous les avez oubliés, n'est-ce pas?
- Ça veut dire quoi, "*tribut*"?
- Tu as raison, Slimane; on devrait même commencer par ceux-là.
- Les homosexuels aussi sont passibles de mort en islam?
- Les deux?
- Qui ça, les deux?

MOHAMED NEDALI

- Les passifs et les actifs.
— C'est quoi déjà, les passifs ?
— Les tapettes.
— Et les actifs ?
— Les autres.
— Qui ça, les autres ?
— Arrête tes questions à la con, Msitifa ! Y en a ras-le-cul !
— Les tapettes méritent bien plus que la lapidation, à mon avis.
— Tout à fait d'accord avec toi !
— Moi aussi !
— À Raqa, nos frères les balancent des toits des immeubles, pieds et mains liés, la tête la première.
— Vois-tu, j'aimerais bien balancer une ou deux tapettes comme ça du haut d'une tour ou d'un minaret.
— Tu en balancerais vingt-cinq par jour comme ça pendant une année, il y en aurait toujours dans cette maudite ville.
— À t'entendre, on dirait qu'on vit à Sodome ou Gomorrhe.
— ... »

Entre les deux bandes, à égale distance, Flifla, le pied-bot vendeur de cigarettes au détail, est affalé sur un carré de carton, face à une boîte de fortune contenant cinq ou six paquets de contrebande, du papier

à rouler et un briquet soigneusement attaché à un fil pour éviter qu'il ne soit emporté par un client inattentif ou malintentionné. Sur les deux flancs de la boîte, deux mots en gros caractères, écrits d'une main hésitante : CRÉDIT INTERDIT.

Alors que les deux groupes conversent ainsi, passant d'un sujet à l'autre, une voix fuse soudain des haut-parleurs de la mosquée, vibrante de décibels. Les *Homo islamicus* regardent l'heure sur leurs montres ou sur l'écran d'accueil de leurs cellulaires, puis se regardent, surpris : il est trop tard pour *dhohr*, la deuxième prière du jour ; trop tôt pour *l'âsr*, la troisième. *Qu'est-ce donc que ce curieux appel ?* se demandent-ils, d'autant plus surpris que la voix tranche nettement avec celle de Moulay Abdeslam, le muezzine attitré de la mosquée.

« M'est avis que c'est *le moqaddem* », dit Flifla à la cantonade et à voix haute pour que les deux groupes entendent. Aussitôt, tous reviennent de leur surprise : de fait, *le moqaddem*, chef du quartier, se sert plusieurs fois par an des haut-parleurs de la mosquée pour lancer des appels à l'intention des riverains – un moyen de communication auquel les autorités publiques recourent chaque fois qu'elles ont une information importante à diffuser : coupure provisoire de l'électricité ou de l'eau potable, ouverture des inscriptions dans les listes électorales, distribution des paniers

MOHAMED NEDALI

ramadan, lancement d'une campagne de vaccination, visite royale... Les autorités publiques sont, après les muezzines, les seules à jouir de ce privilège : l'État et la Religion s'entendant depuis toujours comme larrons en foire ; ce qui est bon pour l'un l'est aussi pour l'autre, forcément.

Aux premières paroles de l'appel, c'est la stupéfaction générale :

*« Peuple borné peuple ignare,
Réveille-toi !
Sors de ta léthargie !
Reviens à la vie !
Renaiss au monde !*

*Peuple borné peuple ignare,
Secoue-toi !
Brise tes chaînes !
Sors de ta nuit !*

*Peuple borné peuple ignare,
Redresse l'échine !
Relève la tête !
Ouvre les yeux !
Ne vois-tu pas que tu encombres la Terre,
Que tu gênes la marche du monde ?*

LE POÈTE DE SAFI

*Peuple borné peuple ignare,
À quoi sers-tu sur la Terre ?
Quel est ton rôle en ce monde ?
Tu n'inventes pas,
Tu ne crées pas,
Tu ne penses pas,
Ne vis même pas,
Ne laisse même pas les autres vivre en paix.
Ne vaut-il pas mieux que tu disparaisses,
Que tu redeviennes poussière ?
Le monde n'en sera que plus beau,
L'Humanité plus heureuse.*

*Peuple borné peuple ignare,
Réveille-toi !
Sors de ta léthargie !
Reviens à la vie !
Renaiss au monde !*

*Peuple borné peuple ignare,
... »*

Et l'étrange appel reprend de plus belle, retentissant au loin, bien loin de H'raït l'bid. Les *Homo islamicus* se redressent, sur le qui-vive ; les rares passants s'arrêtent, s'interrogent les uns les autres, pantois ; les commerçants sortent de leurs boutiques, interloqués... Une

foule se forme sur la place du quartier, grossissant à vue d'œil. Abou Soufiane se faufile jusqu'au milieu, lève le bras, les sourcils froncés, l'air on ne peut plus grave. Un silence total se fait autour de lui ; on y entendrait zézayer une mouche. Abou Soufiane toussote dans son poing, chasse bruyamment un chat dans sa gorge, crache à ses pieds, s'essuie les lèvres d'un revers de main... Enfin, il prend la parole :

« Mes frères en Allah ! dit-il sur un ton de Jugement dernier. La maison de Dieu est en péril. Il est de notre devoir de voler à sa rescousse. Et tout de suite ! »

Joignant le geste à la parole, Abou Soufiane ôte ses sandales de bédouin et fonce, pattes nues et basques au vent, en direction de la mosquée, suivi de près par ses acolytes, les yeux hors de la tête, les crocs en avant, déterminés à mettre le grappin sur l'imposteur et à lui faire la peau. Les autres jeunes leur emboîtent aussitôt le pas, contents d'avoir trouvé une occupation où tromper, ne serait-ce qu'un moment, leur éternelle oisiveté.

Flifla les regarde s'en aller. *M'est avis qu'il va y avoir du grabuge*, se dit-il à part lui. *Enfin, il se passe quelque chose dans ce quartier ennuyeux à mourir !* Il se relève, non sans peine, ramasse sa boîte à cigarettes, range son carré de carton contre le mur puis s'en va, claudiquant, en direction de la mosquée.

Alerté par un voisin, Moulay Abdeslam, le muezzine attiré de la mosquée, un homme préhistorique, avec plus de poils que de peau, se redresse d'un bond de félin et s'élançe à fond de train en direction de la mosquée. Il faut immédiatement capturer l'imposant et, surtout, lui flanquer une rossée en bonne et due forme. Il traverse la salle de prière, sans se déchausser, pénètre dans l'étroite pièce abritant la sono. C'est de là qu'il lance, cinq fois par jour, l'appel à la prière.

« Disciple de Satan! tonne-t-il en empoignant le pseudo-muezzine par le collet. Te voilà pris! Tu sais quoi? Je vais te saigner comme un mouton sacrificiel! Non, je vais t'écorcher vif, te dépecer à coups de dents, te bouffer cru et mettre tes restes au saloir! Non, je vais tout d'abord t'écouiller... »

Moulay Abdeslam ressurgit de la pièce, les yeux incandescents, les crocs féroces, traînant derrière lui un maigrichon d'une vingtaine d'années, la tignasse ébouriffée, la figure pâle comme un linge, la mise débraillée.

« Il me semble qu'il est du quartier, ce pauvre gus, dit quelqu'un.

— Oui, il est du quartier, confirme un autre. C'est le fils à Bahri. Il habite à deux pâtés de maisons.

— Il s'appelle Moncef, précise un troisième. Moncef Bahri. Même que je le connais un peu.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il travaille à la NASA, spécialité génie aérospatial ! Voilà une question stupide ! Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse dans cette putain de ville qui est la nôtre ? Il fait comme nous tous : il traîne ses guêtres de-ci, de-là, au gré du vent.

— J'ai entendu dire qu'il était poète.

— C'est un métier, poète ?

— Penses-tu ! Poète, c'est un passe-temps pour tire-au-cul et autres flemmards, un divertissement à mi-chemin entre la philatélie et les mots croisés.

— Mais qu'est-ce qu'il lui a pris pour aller braire son baratin dans les haut-parleurs de la mosquée ?

— Je crois qu'il est bourré.

— Ou alors il a pétié un plomb. Ça arrive souvent dans cette foutue ville.

— J'ai lu quelque part que Safi compte le plus grand nombre de fous au pays.

— Il suffit de faire un tour en ville pour s'en rendre compte : il y a un fou à chaque coin de rue.

— ... »

Moncef se laisse traîner par le muezzine, sans guère de résistance, jusque sur le parvis de la mosquée. La foule les encercle aussitôt, les *Homo islamicus* aux avant-postes, les yeux roulant du sang, les crocs en avant ; on dirait des carnassiers prêts à fondre sur une proie.

LE POÈTE DE SAFI

« C'est lui l'auteur du faux appel! tonne le muezine, écumant de rage. C'est lui le profanateur de la maison d'Allah! »

À ces mots, un solide luron d'une trentaine d'années, la barbe teinte au henné, charge Moncef par-derrière et lui assène un violent coup de pied au bas du dos, accompagné d'un « *Allahou akbar!*¹ », détonant comme une bombe. Les autres lui emboîtent le pas : les coups de poing et de pied pleuvent de partout avec une bestialité effrayante, suivis d'imprécations, insultes et crachats ; c'est comme si on ouvrait la boîte de Pandore. Face à des scènes pareilles, assez fréquentes dans les rues populeuses, on prend soudain conscience que la plupart de nos concitoyens, quoique souvent d'une apparence moderne et émancipée, tiennent moins de l'homme civilisé que du troglodyte mal dégrossi.

Cependant, Moncef résiste, se défend comme il peut ; il essaie même parfois de rendre les coups, jusqu'à ce qu'un mécanicien, à en juger par sa combinaison de travail couverte de cambouis, lui allonge un traître uppercut sur la pointe du menton, venant ainsi brusquement à bout de sa résistance : le pauvre Moncef chavire sur ses jambes flageolantes, tangué un moment, l'air dans les vapes, puis s'affaisse sur le sol. Les coups continuent de pleuvoir sans relâche. Pour les amortir,

1. Dieu est le plus grand!

Moncef se roule en boule, les bras en bouclier autour de la tête, le visage enfoui entre les genoux. Un *Homo islamicus* entreprend de lui écraser la tête avec sa patte, cognant mécaniquement et hargneusement au même endroit :

« Par Allah et Son ultime messager, je vais te réduire la cervelle en bouillie ! » rugit-il, les babines retroussées dans une hideuse grimace, les traits tendus, les yeux chauffés à blanc.

Alors que le sort de Moncef semble scellé, un passant intervient, in extremis, et lui sauve la vie, preuve que Dieu n'abandonne jamais vraiment les siens :

« Arrêtez ! intime l'homme aux agresseurs, la voix forte, le ton impérieux. C'est votre frère que vous êtes en train de lyncher ! »

Les coups cessent, instantanément. Les lyncheurs reculent de quelques pas, intimidés.

L'homme, un quinquagénaire d'un respectable embonpoint, a une prestance de grand seigneur : djellaba de laine et soie finement filées, turban blanc, rayé de jaune, mocassins en cuir noirs, impeccablement cirés, téléphone portable dernier cri dans la main droite, chapelet d'ambre pendu au poignet gauche. Moncef se redresse tant bien que mal sur son séant, relève la tête, balbutie un mot de remerciement à l'intention de son sauveur.

« C'est votre frère que vous êtes en train d'agresser! répète l'important sur un ton de réprimande.

— Qu'à Dieu ne plaise, seigneur! répond un nabot accoutré en taliban, le front scellé d'un rond noirâtre, la barbe dégringolant jusqu'à la toison pubienne.

— Qu'a-t-il commis sous la voûte céleste pour mériter un sort si cruel?

— L'irrémissible, seigneur! réplique un louchon aux incisives grandes et jaunes, les oreilles décollées. Rien que ça.

— C'est-à-dire?

— Il a été proférer des âneries dans les haut-parleurs de la mosquée.

— C'est donc lui l'auteur de l'étrange appel lancé tout à l'heure?

— Lui-même, seigneur, en chair et en os.

— Désolé, les gars, de vous avoir interrompus! Reprenez le boulot et, surtout, tâchez de l'achever! »

Ces mots dits, l'important pivote sur ses mocassins et s'en va, égrenant distraitemment son chapelet. Les coups reprennent de plus belle. D'autres brutes accourent de partout, se bousculent, jouent des coudes pour porter leurs coups et accomplir ainsi une *bassana*, une bonne action, avec l'espoir qu'elle sera comptabilisée *le Jour de la Rétribution*.

À la surprise générale, Moncef se redresse soudain, fait une embardée et, d'un violent coup de reins porté

avec l'énergie du désespoir, il culbute deux ou trois de ses agresseurs : une brèche s'ouvre dans le cercle, et Moncef s'y engouffre sans plus attendre, déterminé à prendre la clé des champs. Mais c'est sans compter avec la vigilance du mécanicien : le filou tend une patte perfide et lui fait un croche-pied ; Moncef s'étale à nouveau de tout son long sur le sol. La brèche se referme, les coups reprennent.

Au cours des scènes de lynchage semblables, les coups continuent de pleuvoir sur la victime jusqu'à ce qu'elle perde connaissance ou même, parfois, la vie. Les agresseurs s'éclipsent alors, les uns après les autres, comme des ouistitis à l'approche du tigre.

Le malheureux Moncef est près de s'évanouir quand un crissement de pneus se fait entendre. Les coups s'arrêtent, les regards, tous les regards, se retournent vers la chaussée en contrebas : c'est une fourgonnette de la Sûreté nationale qui vient de freiner sec sur le bas-côté. Deux policiers s'en éjectent, sanglés dans leur uniforme bleu foncé. Ils filent droit vers la foule, matraque au poing. Moncef se tord de douleur sur le sol, recroquevillé en prévision d'autres coups.

« Pourquoi vous l'avez mis dans cet état ? » demande à la cantonade l'un des deux agents, un homme d'une cinquantaine d'années, le front large des paysans des plaines, un peu bombé, le nez cassé, les épaules

tombantes, l'air plutôt sympathique. À le voir, on est littéralement frappé par sa profonde ressemblance avec Jean-Pierre Raffarin, l'ancien Premier ministre et vieux briscard de la politique française.

« Il l'a bien cherché, chef, répond le louchon aux incisives grandes et jaunes.

— Comment ça, il l'a bien cherché ?

— Ce renégat, intervient le muezzine, a été débiter des blasphèmes dans les haut-parleurs de la mosquée.

— Il est sûrement bourré, chef, ajoute un grand escogriffe aux jambes longues, très longues, interminables.

— Peut-être même qu'il a craqué son slip, renchérit un adolescent tout boutonneux, une houppe aérienne sur le devant de la tête.

— Soigne ton langage ! le tance l'autre policier, un malabar taillé en hercule forain, le crâne massif, planté sur un cou de taureau, le buste aussi épais qu'un rempart de médina. C'est à des agents de sûreté que tu t'adresses, pas à des chiffonniers ! (Il se retourne vers Moncef, occupé à essuyer son nez et ses lèvres en sang dans la manche de sa chemise.) Relève-toi ! »

Les habits défaits, couverts de poussière, les cheveux hirsutes, le nez et la bouche en marmelade, l'œil droit au beurre noir, l'arcade sourcilière gauche ouverte, une oreille râpée, l'autre en sang, le malheureux Moncef a tout l'air d'un animal de proie échappé de justesse à une meute de prédateurs affamés.

Les deux policiers l'embarquent. Le panier à salade redémarre dans un tintamarre de soupapes usées, vomissant derrière lui un épais nuage de fumée noire. Les agresseurs se dispersent, les badauds aussi ; ne restent plus sur les lieux que cinq ou six *Homo islamicus* devisant sous le porche de la mosquée.

« C'est de la poudre aux yeux ! dit Badr, un trentenaire filiforme en chemise à manches blanche et pantalon en coutil noir, les cheveux coupés court, le visage en lame de couteau, le menton glabre – un islamiste asymptotique, pour résumer. Vous allez voir, ajoute-t-il, ils le relâcheront ce soir même, ou demain matin, au plus tard.

— Qu'à cela ne tienne ! réplique Abou Soufiane. Nous l'enlèverons aussitôt après.

— Pour quoi faire ? » demande un gros courtaud au visage rond, surnommé Abou Houdaïfa.

Pris au dépourvu par la question, Abou Soufiane se tait, un doigt sur la tempe, pensif.

« Pour quoi faire ? réitère le gros courtaud d'un air buté.

— Nous lui infligerons une lapidation en bonne et due forme.

— Une lapidation ?

— Oui.

— Mais la lapidation est un châtement prévu pour les adultérins, et uniquement pour les adultérins.

— Je le sais.